

Diabolus in economica

Jean-Michel Hirt

Volume 51, Number 2 (284), May 2009

L'argent fou

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34725ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hirt, J.-M. (2009). *Diabolus in economica*. *Liberté*, 51(2), 115–120.

Diabolus in economica

Jean-Michel Hirt

Il y a quelques rares moments dans l'Histoire qui prêtent à rire, et même au fou rire, je me demande si nous ne vivons pas une telle période et je m'interroge sur cette envie de rire, que Baudelaire peut-être n'aurait pas désavouée.

Je m'en tiendrai juste à la *vox populi*, à ce qui finit par échouer dans l'oreille de chacun, les banques ne se prêtaient plus d'argent entre elles et cette circulation contrariée menaçait l'ensemble du système économique planétaire, il a fallu le sauver à coup de milliards injectés, sous peine d'embolie. Je m'étonne de me voir utiliser des termes qui relèvent du registre médical, mais comment en serait-il autrement si l'on veut bien convenir que la médecine et la santé sont des marqueurs idéologiques dominants dans la conception scientifique du monde qui est la nôtre ? Nous ne croyons plus guère au Ciel, mais nous sommes des dévots du corps sain.

Ainsi la richesse du monde aurait été en cet automne 2008 au bord du gouffre, poussée là par la trop grande avidité de certains acteurs économiques irresponsables qui auraient confondu les salles des marchés avec celles des casinos. Ici le rire commence à pointer en moi, tant cette fable me rappelle ce morceau d'anthologie du livre I du *Capital* :

Il y avait autrefois, écrit Marx dans le chapitre XXVI (« Le secret de l'accumulation primitive »), mais il y a bien longtemps de cela, un temps où la société se divisait en deux camps : là des gens d'élite, laborieux, intelligents, et surtout doués d'habitudes ménagères ; ici un tas de coquins faisant gogaille du matin au soir et du soir au matin. Il va sans dire que les uns entassèrent trésor sur trésor, tandis que les autres se trouverent bientôt dénués de tout.

Cette jolie expression désuète, « faire gogaille », m'enchanté encore, et cette dissimulation de la violence aux origines du capitalisme, que Marx qualifie d'« enfantillage », ne semble pas avoir

une ride. À ceci près que les « gens d'élite » actuels veulent faire gogaille comme de vulgaires canailles.

Que s'est-il passé, que sont leurs « habitudes ménagères » devenues ? Comment les plaisirs honnêtes et les biens qui les accompagnent ne suffiraient-ils plus, au point de transformer des gens respectables en amateurs de martingales ? Leur raison aurait-elle été balayée par l'excitation du jeu, jusqu'à les conduire, eux les banquiers, à *faire sauter la banque* ?

En disciples innés de Stuart Mill, ils auraient dû tenir compte de ce que leurs intérêts se confondaient avec l'intérêt général. Or ils se sont comportés comme dans cette histoire drôle relatée par Freud :

Un monsieur entre dans un salon de thé et se fait apporter une tarte ; mais il la rapporte peu après et demande un petit verre de liqueur à la place. Il le boit et s'apprête à partir sans régler l'addition. Le propriétaire le retient. « Que me voulez-vous ? — Il faut que vous payiez la liqueur. — Mais vous savez bien que je vous ai donné la tarte en échange. — Vous ne l'avez pas payée non plus. — *Je ne l'ai pas mangée non plus.* »
(*Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*)

Mais ici le rire s'étrangle dans ma gorge. Les milliards partis en fumée représentaient la solution de problèmes endémiques qui frappent l'humanité tels la faim ou l'absence de scolarisation ou la prévention de catastrophes écologiques annoncées, et les milliards utilisés depuis pour maintenir en vie le capitalisme ne serviront pas non plus à soulager la misère d'innombrables humains.

Personne ne sera jugé comme coupable d'avoir déclenché une telle crise, quelques lampistes seront peut-être condamnés mais, des victimes qui n'avaient presque rien et qui auront encore moins, il y en a déjà à la pelle, de préférence dans les pays pauvres.

À la différence de la crise de 1929, pas de panique visible en Occident, ni non plus d'alternative qui font rêver comme le communisme pouvait encore le faire cette année-là, malgré ce que l'on savait déjà des joyusetés de « l'avenir radieux » dans la feuée Union soviétique. « Everything is (to all appearances) under control », et tels de braves enfants nous nous en remettons au bon sens de nos gouvernants, qui, en bons parents, veulent assurément notre bien.

Pas plus de bruits de bottes que d'habitude non plus, même si une bonne petite guerre contre l'Iran par exemple, et ses juteuses conséquences internationales, doit démanger certaines intelligences laborieuses, puisque le déchaînement généralisé de la violence étatique constitue un moyen éprouvé de faire tourner l'économie à plein régime.

Le rire s'éteint devant ce que Freud appelait en 1915 la « nudité » de notre vie pulsionnelle dans un court texte, *Passagèreté*, consacré à la valeur de la vie en raison même de la mort qui la guette. La cruauté inconsciente en chacun mise au service de la pulsion de mort est capable de le conduire à des actes où il ne se reconnaît pas. Qu'est-ce à dire ? Je ne me reconnais plus dans l'image familière du miroir, l'image qui me rend semblable à tous les autres semblables autour de moi, je ne reconnais pas cette dimension de moi-même — dimension étrange et aussi inquiétante qu'elle est excitante — qui vient de surgir et qui suscite une conduite pleine de risques. Mais surtout je jouis de cet excès qui s'empare de moi, qui éclipse le moi, et je ne me soucie plus du reste. Jouir, c'est aller bien au-delà du principe de plaisir, qui ne suppose que d'éviter le déplaisir. Jouir implique cette transgression qui conduit à ressentir plus fort la vie dans le moment même où celle-ci est mise en jeu. Ce n'est pas Marx, mais Freud qui, dans ce surprenant apologue déjà cité, déclare : « La limitation d'une possibilité de la jouissance en augmente le prix. » Jouir réclame une capacité à jouer et à (se) dépenser sans compter.

Quand on jouit sur le dos des autres et à leurs dépens, on fait le mal. Nul ne doute que la recherche et la possession du pouvoir sont animées par la possibilité de jouir des autres en leur imposant des tourments variés. Les aimables dirigeants qui président à nos destinées ne s'en privent guère et le plus souvent habillent la nudité de leur vie pulsionnelle de justifications variées, bien-séantes si possible.

Jouir concerne au plus haut point la vie sexuelle, mais cantonner la jouissance au coït est aussi absurde que de réduire la sexualité à l'exercice de la génitalité. Dès lors la recherche de la jouissance peut se confondre jusqu'à un certain point avec la recherche du plaisir, mais vient toujours l'instant où accéder à la jouissance

nécessite un saut dans l'inconnu. Nombreux sont ceux qui répugnent à le faire et qui se limitent au plaisir par crainte du déplaisir qu'implique ce saut. Les autres, ceux qui ne reculent pas devant la jouissance, acceptent de prendre le risque de se perdre.

Faire le mal est à coup sûr la voie la plus évidente qui mène à la jouissance, si la cruauté, qui est un des courants de notre sexualité avec la tendresse et la sensualité, l'emporte sur les deux autres. D'autant que le déchaînement de la cruauté renferme toute l'énergie requise pour la transgression des tabous et des interdits. L'incomparable instituteur qu'a été Sade nous a tout appris à cet égard.

Mais, dès qu'on prononce le nom de Sade — qui soit dit en passant mériterait de remplacer avantageusement le monument aux morts dans chaque village de France, tant il a bien mérité de la patrie en dévoilant à jamais le mensonge ordinaire d'une société humaine faisant l'impasse sur la « nudité » de la vie pulsionnelle —, on touche à l'essentiel.

Sade ne cesse pas de nous révéler combien faire le mal est inhérent à chacun, inscrit dans la vie psychique de l'espèce humaine à cause de ses pulsions, mais que nul ne peut s'y livrer en réalité, car la toute-puissance du mal ne peut que se déployer dans le fantasme. Encore faut-il avoir la capacité de soutenir la violence qui enflamme nos esprits plutôt que de la refouler ou de la cliver à l'aide des différentes formes de répression que la société met à notre disposition, de toutes les morales obscurantistes dont elle regorge et qui peuvent faire momentanément écran à ce désir de faire du mal que nous avons dans le sang. Si nous ne désirions pas tuer, comme Freud le soulignait, pourquoi faudrait-il en interdire l'acte, on n'interdit pas ce que personne n'a le désir de faire. Eichmann, sans l'autorisation du meurtre que le nazisme a constitué, n'aurait vraisemblablement été qu'un homme ordinaire refoulant sa méchanceté.

Faire le mal dans la réalité n'est que la misérable mise en acte de bouts de fantasmes qui ne supportent pas le passage à la lumière. Que dirait-on d'un acteur qui se conduirait dans sa vie comme sur la scène ? La pauvreté fantasmatique du bourreau, la répétition sinistre à laquelle il s'emploie, ne témoigne que de l'inanimé à l'œuvre en lui, la mort en lui a saisi le vif. Et nous ne savons que trop combien

la mort psychique bien avant la mort physique peut s'emparer de tant de nos contemporains.

Si le mal n'est pas une action, mais une fiction nécessaire et singulière — ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre, c'est l'un des principes majeurs de la civilité de Sade —, on comprend pourquoi son lieu d'élection a partie liée avec l'art et ne peut apparaître dans la réalité sous une forme collective. Car ce n'est plus le mal qui se manifeste dans ce cas, mais la mort qui anéantit le vivant. Dès que quelques hommes se rassemblent pour faire passer dans la réalité les pensées d'un autre, dès qu'on fait système de ses intuitions, on peut toujours se demander quels pans d'enfer personnel ces hommes cherchent à passer en contrebande sous le couvert des meilleures intentions.

Dès lors, qu'arrive-t-il lorsqu'un système économique permet à certains de ses acteurs de se livrer à des manipulations qui excèdent les limites du système, ou qui visent à ne faire du système qu'une fiction ou, pire, un jeu virtuel sans rapport avec l'économie réelle ? D'un système qui ne peut relever que des principes de réalité et de plaisir, d'une articulation entre l'un et l'autre sous peine de déplaisir ou d'irréalité, on passe à un système qu'on essaye de faire fonctionner en vue d'obtenir une jouissance. Le résultat ne se fait pas attendre, le système déraile puisque les règles d'usage n'ont pas été observées. Essayez de faire planer une locomotive.

Mais, tant que l'on persiste à ignorer que les systèmes de représentation de la réalité renvoient aux possibilités humaines de perception et que celles-ci sont nouées aux enjeux psychiques que constituent le plaisir et la jouissance, on fait l'impasse sur l'économie libidinale qui nous gouverne ; on en reste à l'âge de pierre, où l'homme s'étonne d'avoir tué son prochain en lui assénant le coup de massue qu'il avait tellement envie de lui donner. Économistes, encore un effort pour prendre en compte les ressorts de l'âme !

Il n'est pas sûr que nous puissions échapper à la dictature des pulsions, comme le prouve *ad nauseam* la succession des massacres et des ignominies dont l'espèce humaine a le secret, écœurantes abjections régulièrement accompagnées des plus éblouissantes réussites en matière d'arts, de sciences, et d'œuvres de pensées ; il n'est pas sûr que cette alternative d'ombres et de

lumières puisse céder la place à ce que Freud appelait de ses vœux une « dictature de la raison » incluant la déraison. « Tant que de nouvelles découvertes n'auront pas accru notre maîtrise des forces de la nature et facilité ainsi la satisfaction de nos besoins », déclare-t-il dans la 35^e *Nouvelle conférence d'introduction à la psychanalyse*, il y a peu à espérer.

L'énigme de la jouissance hante l'humain, et cette autre histoire juive racontée par Freud dans son ouvrage sur *Le mot d'esprit* vient l'attester en libérant de nouveau notre rire :

Un homme qui s'est appauvri a emprunté 25 florins à un homme riche de sa connaissance, et ce, après lui avoir assuré à maintes reprises qu'il se trouvait dans le besoin. Le jour même, son bienfaiteur le rencontre au restaurant, installé devant un plat de saumon à la mayonnaise. Il lui fait alors ces reproches : « Quoi ! vous m'empruntez de l'argent et ensuite vous commandez du saumon à la mayonnaise. C'est pour des choses comme ça que vous avez besoin de mon argent ? — Je ne vous comprends pas, répond l'homme mis en cause. Quand je n'ai pas d'argent, je ne *peux* pas manger de saumon à la mayonnaise, et quand j'ai de l'argent, je ne *dois* pas manger de saumon à la mayonnaise. *Mais quand diable voulez-vous que je mange du saumon à la mayonnaise ?* »

Laissons au diable justement, ce « joueur généreux » que dépeint avec l'ampleur de son génie Baudelaire dans le poème en prose de ce nom, le dernier mot :

Je veux que vous gardiez de moi un bon souvenir, et vous prouver que Moi, dont on dit tant de mal, je suis quelquefois *bon diable*, pour me servir d'une de vos locutions vulgaires. Afin de compenser la perte irrémédiable que vous avez faite de votre âme, je vous donne l'enjeu que vous auriez gagné si le sort avait été pour vous, c'est-à-dire la possibilité de soulager et de vaincre, pendant toute votre vie, cette bizarre affection de l'Ennui, qui est la source de toutes vos maladies et de tous vos misérables progrès. Jamais un désir ne sera formé par vous, que je ne vous aide à le réaliser.